

**Éloge de A. van den Spieghel, lu dans la séance publique annuelle de l'Académie Royale de Médecine de Belgique, le 29 novembre 1846 / [Jean Romuald Marinus].**

**Contributors**

Marinus, J. R. 1800-1874.  
Académie royale de médecine de Belgique.

**Publication/Creation**

Brussels : De Mortier, 1846.

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/d5ecptnk>

**License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>

# ÉLOGE

DE

## A. VAN DEN SPIEGHEL,

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE  
DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE DE BELGIQUE,  
LE 29 NOVEMBRE 1846 ;

\*\*\*

**LE DOCTEUR J. R. MARINUS,**  
MEMBRE TITULAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,  
MÉDECIN DE L'HOSPICE PACHÉCO,  
MEMBRE CORRESPONDANT DE PLUSIEURS ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS DE MÉDECINE,  
NATIONALES ET ÉTRANGÈRES.



BRUXELLES,  
DE MORTIER FRÈRES, IMPRIMEURS DE L'ACADÉMIE,  
RUE LÉOPOLD, 84, FAUBOURG DE NAMUR.

1846

SPIGELIUS, Adrianus

A. VAN DEN SPITTEGHEEL

EN DANS LA FRANCE PUBLIQUE ANCIENNE  
DE L'ACADEMIE ROYALE DE MEDICINE DE BELGIQUE  
LE 20 NOVEMBRE 1848

(Extrait du Bulletin de l'Académie royale de Médecine de Belgique, tom. V, n° 10.)



BRUXELLES  
DE MONTAIGNE FRERES, IMPRIMERIES DE L'ACADEMIE  
RUE LÉOPOLD, 81, PASSAGE DE KANON

1848

## ÉLOGE

DE

### A. VAN DEN SPIEGHEL.

Messieurs,

La médecine comme toutes les sciences, comme les arts, comme la littérature, a ses illustrations, ses gloires.

Depuis Hippocrate, chaque siècle a vu briller de ces intelligences d'élite dont les travaux ont changé la face de la science médicale, et lui ont imprimé cette marche progressive qui conduit à la découverte de la vérité. La Belgique a produit quelques-uns de ces hommes supérieurs et s'en enorgueillit à juste titre. Un Ministre dont le nom se rattache à la création de l'Académie, vous l'a dit avec beaucoup d'éloquence, « à aucune époque, depuis Vésale, la médecine n'a manqué parmi nous au moins d'un représentant digne d'elle (1). »

Le temps, qui détruit tout, n'a fait qu'accroître la célébrité de nos compatriotes illustres, et, par un sentiment commun à tous les peuples, vous avez voulu honorer leur mémoire en rappelant, dans vos séances solennelles, les services éminents qu'ils ont rendus à la science et à l'humanité.

En consacrant cet usage, vous n'avez pas cédé à une vaine idée de nationalité; vous l'avez proclamé par vos

---

(1) Voir Bulletin, tome I, page 55.

actes, le génie n'a point de patrie. Votre but a été plus noble, plus digne : vous avez voulu rappeler les triomphes de ceux que vous considérez comme vos ancêtres et dont la vie a été marquée par de grandes découvertes, par des travaux d'une haute importance, afin de les avoir dans le passé pour émules, et de les offrir pour modèles à ceux qui s'efforcent de suivre le chemin qu'ils ont parcouru avec tant de gloire.

Appelé à l'honneur de vous entretenir aujourd'hui d'une de ces gloires nationales, je ne chercherai pas à captiver votre attention par des efforts d'éloquence qui ne sont pas dans mes moyens. N'attendez pas de moi, Messieurs, un de ces éloges historiques émaillés d'épisodes ou d'anecdotes plus ou moins piquantes ; l'histoire me ferait défaut en renseignements de ce genre à l'endroit du savant dont je viens évoquer le souvenir. La science est assez riche par elle-même pour se passer de ces ornements secondaires. Pour elle, la vie d'un homme est tout entière dans ses œuvres, et c'est en les appréciant qu'elle fait ressortir les services qu'il a rendus.

C'est ainsi que j'ai compris la tâche qui m'est imposée ; je m'appliquerai donc à rendre un sincère et véridique hommage à l'anatomiste belge qui, plus heureux que Vésale, son illustre prédécesseur, vécut paisiblement au milieu de ses disciples, comblé d'honneur et de renommée, et dont les écrits, trop oubliés de nos jours, sont des trésors de science.

ADRIEN VAN DEN SPIEGHEL (1), plus généralement

---

(1) M. Ch. Morren, professeur de botanique à l'Université de Liège, a émis du doute sur l'orthographe du nom de l'illustre auteur belge tel que nous l'écrivons, et qu'il croit, à l'exemple des biographes Allemands, devoir traduire du mot *Spiegelius* par celui de *Spiegel*. M. Morren n'a sans doute pas consulté l'ouvrage de Paquot (*Mémoires pour servir à l'hist. littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas*, Louv. 1770), ni celui d'Eloy (*Dict. hist. de la médecine*, édit. de 1778, 4 vol. in-4<sup>e</sup>), car il aurait vu que ces auteurs, qui ont dû être bien renseignés, écrivent correctement *Van den Spieghel*, dans la notice biographique qu'ils donnent l'un et l'autre sur notre compatriote. Ils ont été suivis en cela par MM. Broeckx (*Essai sur l'hist. de la méd. belge*), Burggraeve (*Cours*

connu dans la littérature médicale sous le nom de *Spiegelius*, naquit à Bruxelles, en 1578. On ne sait rien de sa jeunesse ; ses biographies et ses écrits se taisent complètement sur cette période de sa vie. Tout ce qu'ils nous apprennent, c'est que l'Université de Louvain, de laquelle sont sortis les Vésale, les Van Helmont, les Réga et tant d'autres médecins célèbres, fut le berceau de ses études philosophiques et médicales, et que c'est à cette illustre école, où il fit des progrès rapides, qu'il puisa les éléments de la science.

Bien qu'à cette époque, où la médecine offrait chez nous un caractère tout national, les moyens d'instruction fussent assez nombreux pour permettre aux élèves de terminer leurs études sans sortir de leur pays, ceux d'entre eux qui s'étaient le plus distingués, allaient se perfectionner dans les Académies étrangères les plus renommées pour l'enseignement. Le jeune Van den Spieghel obéissant au désir de chercher de nouveaux sujets d'étude, suivit cet exemple. L'Université de Padoue, qui s'imposait d'énormes sacrifices pour attirer à elle les plus grands maîtres, jouissait alors d'une réputation justement méritée ; ce fut là qu'il se rendit dans le but d'assister aux leçons de Fabrizio d'Aquapendente qui y enseignait avec éclat l'anatomie et la chirurgie. Notre compatriote poursuivit ses études avec une ardeur nouvelle et acquit bientôt des connaissances étendues, non-seulement en médecine, mais aussi en botanique, sa science de prédilection, qu'il enseignait déjà lui-même à ses condisciples dans des conférences familières. Fabrizio d'Aquapendente et Jules Casserius le distinguèrent et le prirent en affection. Ce fut sous les auspices de ces professeurs que Van den Spieghel fut promu au grade de docteur en médecine.

Revêtu d'un titre, qu'il avait dignement mérité, il

---

*théor. et prat. d'anat.*, tome 1<sup>er</sup>), et Dezeimeris (*Dict. histor. de la méd. ancienne et moderne*), qui considèrent ce nom comme le véritable.

voulut s'adonner à la pratique de son art ; et à cet effet il retourna dans sa patrie , d'où , après un court séjour et dominé par le goût des voyages et de l'observation, il se rendit successivement en Allemagne, en Hongrie, puis en Moravie, où il se fixa enfin en qualité de médecin des états de cette province : il y exerça son art avec distinction sans cesser de se livrer à ses études favorites.

La haute réputation que déjà il s'était acquise dans la science, et le souvenir de son mérite, le firent rappeler à Padoue, le 22 décembre 1616, par le Sénat de Venise, pour y occuper la chaire d'anatomie et de chirurgie que la mort de Casserius, qui avait succédé à Fabrizio d'Aquapendente, laissait vacante. Ce fut à la recommandation de ce dernier, qui s'était retiré de l'enseignement, qu'il dut cet honneur.

Van den Spieghel entra dans l'exercice du professorat le 17 janvier 1617, et ne tarda pas de justifier, par son enseignement, la bonne opinion que l'on avait conçue de lui ; il soutint avec honneur le dangereux parallèle que l'on était en droit d'établir entre son savant prédécesseur et lui. Ses démonstrations d'anatomie sur le cadavre alors que les dissections étaient encore assez rares, contribuèrent surtout à sa renommée. Le Sénat de Venise, pour le récompenser de ses travaux et voulant honorer le professeur qui, par ses brillantes leçons, attirait à Padoue des jeunes gens de toutes les nations, lui conféra, le 25 janvier 1623, le titre de chevalier de Saint-Marc et lui fit présent d'un collier d'or.

Van den Spieghel voulut se rendre de plus en plus digne d'un pareil témoignage d'estime publique ; il continua de se livrer à l'étude avec une ardeur toujours croissante, et afin de rendre ses leçons plus profitables, il s'occupa de les rédiger en corps d'ouvrage. Ce travail était achevé, et il allait le publier, lorsque la mort vint le ravir à la science, le 7 avril 1625, n'étant âgé que de quarante-sept ans. Le savant anatomiste belge termina sa brillante carrière sur une terre étrangère, où sa perte

fut vivement regrettée. Il mourut, dit-on, des suites d'un abcès dans l'aisselle, occasionné par une blessure qu'il s'était faite aux doigts en ramassant un verre brisé aux noces de sa fille unique (1). D'après une autre version sur la cause de sa mort, que Paquot donne, selon Philippe Thomassini (2), comme plus vraisemblable, il aurait succombé au bout de six semaines de durée d'une fièvre lente déterminée par l'excès du travail et suivie d'un abcès au foie.

Ses cendres furent déposées dans l'église des Ermites, à Padoue, et sur sa tombe on fit graver une épitaphe qui s'y lit encore (3).

Van der Linden nous a laissé de lui un portrait gravé avec soin qu'il a placé dans ses *Opera omnia*, avec quelques vers à sa louange. L'Université de Padoue conserve avec une sainte vénération l'image de Van den Spieghel dans la collection des portraits de tous les professeurs qui ont concouru, par leurs travaux, à fonder son antique réputation (4).

(1) FOPPENS. *Bibl. Belgica*, t. I, p. 21. — ELOY. *Dict. hist. de la méd. anc. et mod.*, t. IV.

(2) *Gymnasium Patavinum*.

(3) Voici cette épitaphe :

ADRIANUS SPIGELIUS BRUXELLENSIS,  
Eques D. Marci,  
Medicus, Anatomicus, Chirurgus Insignis,  
Qui  
Cum post varias peregrinationes in Gymnasio Patavino IX Annis.  
Anatomiam et Chirurgiam,  
In primo loco, indefessâ industriâ administrasset,  
Summanque doctrinam variis editis Scriptis Orbi testatam fecisset,  
Requiem hic reperit, quam vivus non invenit.  
P. MESTA CONJUX PRUDENTIA.  
Obiit VII Idus Aprilis, ætatis 47, Anno MDCXXV.  
Prodidit, adjuvit, secuit cum laude perenni,  
Abdita languentes, corpora, Spigelius.  
Cingitur hoc saxo corpus, sid spiritus astris,  
Hæc sunt virtutum præmia. Lector abi.

(4) M. le professeur Ch. Morren, dans son *Histoire des sciences naturelles en Belgique*, ouvrage auquel il travaille depuis longtemps et qu'il doit publier prochainement, se propose de donner une biographie beaucoup

La fin prématurée du savant professeur d'anatomie, laissa un grand vide dans cette école, à l'illustration de laquelle deux belges avaient si puissamment contribué : Vésale y ouvrit son cours vers 1540, et Van den Spieghel y enseigna de 1617 à 1625.

Enlevé trop tôt à ses importants travaux, Van den Spieghel ne put mettre au jour tous les ouvrages qu'il avait composés; il regrettait de quitter la vie sans avoir accompli ce devoir envers la science, dont il était un des fervents apôtres; se sentant mourir, il confia ses manuscrits à Daniel Bucretius, médecin de Breslau, qui, un an après la mort de son ami, publia à Venise, son traité d'anatomie : *De humani corporis fabricâ* (1). Bucretius eut le tort d'altérer le texte de l'ouvrage en y ajoutant ses propres opinions, ce que ne fit pas le gendre de Van den Spieghel, Liberalis Crema qui, déjà en l'année 1625 en avait publié une édition sur le manuscrit tel qu'il l'avait trouvé (2).

Cuvier, dans son *Histoire des sciences naturelles* (3), et après lui quelques biographes modernes (4), ont commis une erreur en disant que les œuvres de notre compatriote ne virent le jour qu'après sa mort; Van den Spieghel avait fait imprimer son *Isagoges in rem herbariam* (5), qui eut deux éditions pendant sa vie : la première en 1606, la seconde en 1608. Il avait également publié une dissertation sur le

---

plus complète que celle qu'il a fait précédemment imprimer, avec un portrait gravé sur cuivre du célèbre auteur belge dans son costume de professeur.

(1) *De humani corporis fabricâ libri decem cum tabulis 98 æri incisis. Opus posthumum.* Venise, 1627, in-folio. — Trois éditions ont paru ensuite : Francfort, 1652, in-4°. — Francfort, 1646, in-4°. — Venise, 1654, in-folio.

(2) *De humani corporis fabricâ, etc.* Venise, 1625, in-folio, fig.

(3) Troisième partie, p. 49.

(4) *Biographie universelle ancienne et moderne.* Art. SPIEGELIUS, par M. Dupetit Thouars.

(5) *Isagoges in rem herbariam libri duo.* Padoue, 1606, in-4°. — Padoue, 1608, in-4°. — Leyde, 1655, in-12. — Helmstadt, 1667, in-4°. — Leyde, 1675, in-16.

tænia (1), un mémoire sur la fièvre *demi-tierce* (2), dénomination vicieuse par laquelle on désignait alors certaines fièvres de mauvais caractère, et un opuscule qui a pour titre : *Catastrophe anatomicæ publicæ in celeberrimo Lyceæ Patavino feliciter absolutæ* (3).

En 1626, Liberalis Crema publia encore un ouvrage posthume de notre auteur relatif à l'embryogénie, suivi d'une lettre sur l'arthrite (4). Plus tard, en 1645, Van der Linden réunit tous les ouvrages de Van den Spieghel dans ses *Opera omnia* et y ajouta trois lettres de cet auteur, dont la plus intéressante traite de l'époque incertaine de la parturition (5).

Par l'énumération que je viens de faire des nombreux ouvrages que notre compatriote produisit en quelques années, il vous est facile de voir, Messieurs, que ses travaux embrassent deux parties essentiellement distinctes, la médecine et la botanique. C'est par cette dernière partie que, pour suivre les phases de sa vie scientifique, je commencerai l'appréciation de ses œuvres, travail dans lequel je me propose de vous montrer la part qu'il a prise au mouvement progressif de la science dans un siècle si fécond en grandes découvertes et en travaux remarquables.

Déjà lorsqu'il suivait les cours de l'Université de Padoue, Van den Spieghel avait un penchant décidé pour l'étude de la botanique ; il nous apprend que pour connaître les plantes, il avait séjourné à Pise et à Bologne et voyagé dans toute l'Italie. Son *Isagoges*, dédié par lui aux étudiants Allemands, qu'il considérait comme ses compatriotes, donne une idée du talent dont

---

(1) *De Lumbrico lato Liber*. Accessit ejusdem Epistola de incerto tempore partûs. Padoue, 1618, in-4°.

(2) *De semi tertianâ Libri quatuor*. Francfort, 1624, in-4°.

(3) Imprimé à Padoue, en 1624, in-4°.

(4) *De formato fœtu Liber singularis œneis figuris ornatus. Epistolæ duo anatomicæ*. Tractatus de arthritide, opera posthuma. — Padoue, 1626, in-fol. — Francfort, 1651, in-4°.

(5) *Opera quæ exstant omnia ex recensione Joh. Anthonidæ Vander Linden, cum ejusdem præfatione*. — Amsterdam, 1645, in-fol.

il était doué pour présenter le tableau d'une science. Il avait compris que l'anatomie végétale est la base fondamentale de la botanique. Aussi avec quel soin ne cherche-t-il pas, dans son premier livre, à pénétrer la structure intime des tissus et des organes des plantes ! avec quelle exactitude n'en décrit-il pas les diverses parties, et notamment la fleur et le fruit !....

A cette époque, on respectait encore les idées de Théophraste, qui reconnaissait dans les plantes des grands organes correspondant aux membres de notre corps : la racine, la tige, les branches, et les surgeons ou les parties simples qui naissent des branches, organes formés d'écorce, de bois et de moelle, lesquels, à leur tour, sont constitués de particules toutes semblables : l'humeur, la nervure et la chair. Van den Spieghel n'a pu se soustraire à l'influence de cette doctrine, qu'il prend souvent pour guide ; mais ce qu'il faut admirer en lui, c'est que, privé des secours du microscope, dont l'invention ne date que du dix-septième siècle, et n'ayant à sa disposition d'autre moyen investigateur que l'œil nu, il ajoute partout des connaissances nouvelles, des faits inconnus avant lui, ce qui prouve qu'il savait observer directement la nature ; c'est que, s'appuyant sur la structure des diverses parties des plantes, et surtout de la fleur, il classe mieux que ne l'avaient fait ses prédécesseurs, les différents groupes que depuis on a nommé *genres* ; c'est, enfin, comme l'a si bien dit un auteur belge très-compétent en cette matière, M. Ch. Morren, « qu'il apporte dans tout ce qu'il avance, des preuves si ingénieuses, si bien choisies, que plus de deux siècles après lui on ne trouve rien à reprendre à ses assertions. » Mentionnons encore que le professeur de Padoue est considéré comme le premier qui a décrit les procédés pour obtenir la dessiccation des plantes afin de former un herbier, qui, suivant lui, est le moyen le plus propre pour les reconnaître.

Les usages des plantes, l'application qu'on peut en

faire au traitement des maladies, leurs vertus, celles des odeurs et des saveurs, la différence qui existe entre les aliments et les médicaments, la diététique enfin, font l'objet des matières traitées dans le second livre. Tous ces points sont exposés avec ce soin et ces détails qui caractérisent l'observateur consciencieux, le médecin pénétré de l'importance des moindres notions et cherchant à s'éclairer tant par sa propre expérience, que par celle des autres.

Ne donne-t-il pas une preuve bien grande du zèle qui l'anime, lorsque déguisé en paysan, il parcourt les contrées de l'Italie interrogeant partout sur son passage, les habitants de la campagne pour apprendre d'eux les vertus occultes de certaines plantes que le hasard ou l'expérience pouvaient leur avoir fait découvrir?

Et ne retrouvons-nous pas encore cette même sollicitude pour ceux qu'il veut initier à la connaissance des plantes, lorsqu'en terminant, il leur recommande de composer un *Florilegium* ou journal de botanique, dans lequel on inscrit, par ordre méthodique, tout ce qui, dans cette étude, a paru digne de remarque?

Spiegelius, vous le voyez, avait ouvert une voie nouvelle à l'étude des plantes qui conduisit plus tard à d'heureux résultats; mais, comme il arrive souvent, ceux qui lui ont succédé dans la science ne lui ont pas toujours rendu la justice qui lui était due. Linné, entre autres, qui n'en parle que pour le ranger parmi les auteurs allemands, alors que tous ses ouvrages portent le nom de la ville qui l'a vu naître, a commis une double erreur en se taisant complètement sur ses travaux que cependant il devait connaître, puisqu'il donna le nom de *Spigelia* à un genre d'Amérique dont une des espèces passe encore aujourd'hui pour un excellent vermifuge.

Je vous ai rappelé succinctement, Messieurs, les services que le savant Bruxellois a rendus à la science des végétaux, science dont il avait une si haute opinion, qu'il croyait que son enseignement devait entrer dans l'éduca-

tion des rois ; je dois maintenant vous dire la part qu'il prit aux progrès de la médecine, et plus particulièrement comme anatomiste.

Le premier ouvrage qu'il publia ayant trait à la science médicale, montre qu'il était à la fois médecin instruit et naturaliste profond. Je veux parler de sa Dissertation sur le tœnia dont il donna, le premier, une bonne description. Les figures qui l'accompagnent représentent parfaitement l'ensemble de cet entozoaire, à l'exception de la tête, sur laquelle il ne pouvait, on le pense bien, avoir des notions précises à une époque où le microscope n'était pas connu. L'opinion qu'il s'était formée sur l'origine du tœnia dans le corps humain, et qui tendait à faire croire à son développement spontané dans les matières intestinales, se rapproche de celle émise par Bremser qui, de nos jours, compte beaucoup de partisans.

Il a bien saisi le signe pathognomonique du ver solitaire, quand il dit que son existence n'est prouvée que par l'expulsion de portions plus ou moins grandes de l'animal.

La fougère mâle, les purgatifs drastiques et la pomme de grenadier sont les remèdes qu'il préconise. On sait le parti avantageux que l'on retire aujourd'hui de l'écorce de la racine de cette dernière plante, déjà indiquée au seizième siècle par le botaniste malinois Dodoëns. Les indications thérapeutiques données ici par Van den Spiegel, sont appuyées sur quelques faits de guérison dont il rapporte l'histoire.

Son travail sur la fièvre *semitertiana* qu'il publia l'année qui précéda sa mort, afin, dit-il dans sa préface, de donner signe de vie dans la république des lettres, et dans lequel il s'occupe des inflammations gastro-intestinales *par putréfaction*, prouve qu'il savait, dans la pratique de son art, tirer profit de ses investigations sur l'organisation humaine, allier l'anatomie à la pathologie.

C'est dans ses travaux d'anatomie et de physiologie que se révèle toute la puissance de son génie ; rien qu'à ce titre, il mérite d'occuper une des belles pages de l'histoire de la

médecine belge. MM. Broeckx et Burggraeve, nos honorables collègues, lui ont rendu un éclatant hommage dans les ouvrages importants qu'ils ont publiés (1).

L'anatomie de Galien servait de guide dans les écoles, lorsque notre illustre Vésale, considéré à juste titre comme le créateur de l'anatomie humaine, renversa tout ce qui avait été fait avant lui et redressa avec une sévère exactitude les erreurs de ses devanciers. L'ouvrage de ce grand maître, basé sur l'observation rigoureuse du cadavre, était encore suivi dans l'enseignement, lorsque Van den Spieghel alla occuper la chaire d'anatomie que Vésale lui-même avait fait retentir de son nom soixante-dix-sept ans auparavant. A son tour, il s'aperçut qu'il était possible de faciliter davantage l'étude de l'organisation de l'homme et il se mit à composer son traité d'anatomie, qui renferme outre les vérités consignées dans les auteurs anciens, les faits nouveaux dont la science s'était enrichie tant par ses propres découvertes, que par celles de ses contemporains. Remarquable par sa rédaction claire et correcte, cet ouvrage se distingue encore par une méthode simple et facile qui conduit directement au but. Dans ce livre, où tout est à sa place, l'auteur s'est montré aussi habile à décrire nos organes que l'artiste éminent l'est à peindre la nature qui s'anime sous son pinceau.

L'ouvrage est divisé en dix parties, dans lesquelles sont successivement exposées :

1<sup>o</sup> L'histoire des parties externes, leur figure, leur grandeur et leurs rapports ;

2<sup>o</sup> L'ostéologie ;

3<sup>o</sup> La syndesmologie ;

4<sup>o</sup> La myologie ;

5<sup>o</sup> La description des veines ;

---

(1) *Essai sur l'histoire de la médecine belge avant le XIX<sup>e</sup> siècle*, par M. Broeckx. Gand, 1857, in-8<sup>o</sup>, p. 148. — *Cours théorique et prat. d'anatomie*, par M. BURGGRAEVE, tome 1<sup>er</sup>, 1840, p. 257.

- 6° La description des artères ;
- 7° La description des nerfs ;
- 8° La description des organes contenus dans l'abdomen ;
- 9° La description des organes de la poitrine.
- 10° La description de la tête et des organes y contenus.

Cette division nous fait déjà voir que Van den Spieghel cherchait à se rendre intelligible en procédant du simple au composé, de l'extérieur à l'intérieur. Ainsi, après avoir présenté la nomenclature des organes, il en donne la description détaillée sans omettre la différence des parties par rapport aux âges, aux tempéraments, aux climats ; l'anatomie comparée même ne lui est pas étrangère, et, en plusieurs endroits, il laisse déjà deviner l'utilité qu'on peut retirer de son application à l'étude de l'anatomie de l'homme.

Parmi toutes les branches de cette science, la myologie est traitée avec une supériorité qui surpasse tout ce qui avait été fait jusqu'alors et qu'aujourd'hui encore nous ne pouvons nous empêcher d'admirer. Les usages des muscles y sont indiqués avec soin, et à cet égard grand nombre des assertions de l'auteur sont confirmées par les recherches des anatomistes modernes.

En décrivant les vaisseaux sanguins, il signale la communication de la veine porte avec la veine cave, celle de la veine azygos avec la veine émulgente, l'existence des valvules dans les veines et dans les gros troncs vasculaires du cœur dont plusieurs anatomistes avaient parlé avant lui, mais qu'ils avaient moins bien décrites.

On sait que la connaissance de ces valvules avait déjà servi à établir la théorie de la circulation pulmonaire, expliquée pour la première fois, en 1531, pour l'infortuné Michel Servet (1).

On sait aussi qu'elle conduisit à une découverte plus importante qui signala le commencement du dix-septième

---

(1) *De trinitatis erroribus libr. VIII.* Bâle 1531. (Michel Servet, accusé d'irréligion par Calvin, fut brûlé vif à Genève, en 1553).

siècle et qui opéra une révolution remarquable en médecine, celle de la circulation générale par Harvey, élève aussi du célèbre Fabrizio d'Aquapendente.

Déjà notre auteur avait une idée des vaisseaux chylifères.

Ses descriptions des organes thoraciques et abdominaux sont faites avec soin. Il signale, entre autres, le petit lobe du foie dont on lui attribue la découverte, et que par reconnaissance, dit-on, on a appelé *lobe de Spiegelius*, bien que, comme Cuvier en a fait la remarque, il eut déjà été indiqué soixante ans auparavant par Sylvius.

La même exactitude, il faut le reconnaître, ne pouvait pas être apportée par lui dans la description du cerveau et des nerfs, moins bien connus de son temps. Imbu de la doctrine des péripatéticiens qui régnait alors en souveraine, il ne pouvait manquer de donner cours à une foule d'assertions erronées sur la prétendue gaine que les nerfs reçoivent de la dure-mère, sur la tension de ceux-ci, leur relâchement, etc., etc. Reconnaissons toutefois qu'avant lui, on ne comptait que sept paires de nerfs cérébraux; il y ajouta le nerf olfactif qui avait déjà été découvert, mais dont l'origine n'avait pas été bien assignée. On en admit donc huit paires d'après son autorité.

Van den Spieghel savait bien qu'il ne suffit pas d'être initié à la connaissance physique ou matérielle de nos organes, car il cherchait aussi à pénétrer le mécanisme à l'aide duquel ces dernières remplissent leurs fonctions et entretiennent les rouages de la vie. Son traité d'anatomie en offre une preuve, à côté de laquelle vient se placer son ouvrage intitulé : *De formato fœtu*.

Il suffit de parcourir ce dernier travail pour se convaincre que l'anatomiste belge ne se bornait pas à l'étude sèche et aride des tissus organiques, mais qu'il étendait encore ses recherches à des questions physiologiques de premier ordre dans le but de les élucider. Il a puissamment contribué à mettre l'ovologie dans la voie progres-

sive qui devait, après lui, mener à d'importantes et curieuses découvertes.

Avant lui, Aranzi avait déjà rectifié les erreurs de Galien concernant l'œuf humain que cet auteur avait décrit d'après ses observations sur les mammifères seulement, et notamment celle qui admettait l'existence de vaisseaux utéro-placentaires établissant une sorte de communauté de circulation entre le fœtus et la mère. Aranzi avait combattu cette opinion et démontré que le placenta est seulement collé par sa surface externe aux parois de l'utérus, et que ses racines, formées par les dernières ramifications des vaisseaux ombilicaux, pompent le sang que les vaisseaux utérins viennent déposer dans la substance de la matrice, pour le porter ensuite dans le torrent de la circulation.

Contrairement aux opinions de Fabrizio d'Aquapendente, son maître, Van den Spieghel s'empara de cette théorie pour la défendre et l'éclairer par de nouvelles recherches. Des planches ajoutées à son ouvrage, viennent à l'appui de ses assertions, qu'il résume en disant, que l'utérus doit être considéré comme le sol dans lequel le fœtus est implanté, et où il puise les matériaux servant à sa nutrition, non par continuité de circulation, mais par voie d'absorption. « *Itaque usus verus est sit radix fœtus per quam sumat a matre alimentum, fitque tutum conceptaculum, et velut mesenterium alterum fœtus, quod a matrice tanquam terra, trahit alimentum.* »

On sait que les physiologistes ne sont pas d'accord sur la source des eaux de l'amnios : suivant les uns, ce liquide provient de la mère ; selon les autres, il serait produit par le fœtus. Cette dernière opinion est celle qu'admet Van den Spieghel, qui pense que le liquide amniotique est le produit de l'exhalation cutanée, ce qui, d'après M. Burggraeve (1), « n'est pas inadmissible

---

(1). Ouv cité, p. 258.

quand on considère que la peau est une continuation du sac amniotique. »

Plusieurs idées que des recherches ultérieures ont développées d'une manière plus nette, plus précise, plus certaine, sont encore exposées dans le livre de notre compatriote; cela prouve que de son temps les investigations tendant à soulever un coin du voile qui cache à nos yeux les mystères d'une des principales fonctions relatives à la reproduction de l'espèce, étaient poussées avec autant de soin et de persévérance que de nos jours. Il faut le reconnaître, les notions physiologiques acquises à cette époque, la plus brillante de l'histoire de la médecine, ont été le point de départ des beaux travaux qui parurent ensuite, et plusieurs théories à l'état d'ébauche, ne demandant qu'à être fécondées en passant au creuset de l'observation, sont aujourd'hui converties en vérités.

Je termine ici, Messieurs, l'esquisse des ouvrages de notre savant et laborieux compatriote; toute imparfaite qu'elle est, elle a dû vous convaincre que les services que Van den Spieghel a rendus à la science sont immenses, et que son nom se rattache nécessairement à l'histoire des progrès de l'anatomie humaine et de la science des végétaux.

Il ressort aussi de mes recherches littéraires, que non-seulement il sut soutenir dignement la position à laquelle il s'était élevé par l'éloquence de son enseignement et la perfection de ses méthodes, mais que son talent d'exposition orale égalait celui d'écrivain que personne ne lui conteste. C'est dire qu'il savait propager les connaissances anatomiques par ses cours comme par ses ouvrages, qui portaient au loin sa grande renommée.

Écrits en latin, la langue usitée à cette époque dans l'enseignement comme dans le commerce littéraire, ses ouvrages sont polis avec soin; ce qui n'est pas un de leurs moindres mérites, car la vérité, pour être ac-

cueillie , a souvent besoin d'être parée de fleurs. Son traité d'anatomie surtout se distingue par cette qualité, et sous ce rapport comme sous celui de l'exactitude des détails , il a dû exercer une heureuse influence sur les études en répandant dans l'Europe savante la connaissance de la structure du corps humain , qu'il considérait , avec raison , comme le flambeau de la science médicale.

Il a manqué à la gloire de Van den Spieghel , ou plutôt à son bonheur d'avoir fait entendre ses éloquents leçons au sein de sa patrie , qu'il n'oublia point.

Nous ne pouvons lui en faire un reproche ; les savants , moins nombreux de son temps , étaient confondus dans un même sentiment de nationalité , celui de la science , et les gouvernements ne négligeaient rien pour chercher à s'attacher les hommes d'un mérite transcendant. Peut-être la carrière du professorat ne laissait-elle alors aucun vide en Belgique. Peut-être , encore , Van den Spieghel n'y rencontra-t-il pas le même accueil qu'à l'étranger , où son talent avait pu être mieux apprécié. Certes , ce ne fut point l'appât de l'or qui l'engagea à accepter l'invitation pressante et si honorable que lui fit le Sénat de Venise , puisque le traitement attaché à sa place n'était que de cinq cents florins. Ce fut donc uniquement par amour pour la science qu'il alla occuper la principale chaire de l'école de Padoue , de cette école qu'il devait illustrer par l'éclat de son enseignement.

Je vous ai dit , Messieurs , quelle fut la noble récompense de ses utiles travaux ; noble , en effet , car elle était le gage des services qu'il avait rendu à la science et à l'humanité. Associons-nous à cette pensée , Messieurs , et proclamons-le , la renommée que Van den Spiegel , le savant médecin Bruxellois , s'est acquise au seizième siècle , fut justement méritée , et son nom , que déjà vous avez inscrit à côté de celui du grand Vésale , figurera avec honneur parmi ceux des Belges illustres.

Qu'il me soit permis, avant de finir, d'exprimer ici le vœu que l'Académie continue à recueillir les titres de gloire des médecins belges qui, par leurs recherches, leurs découvertes ou leurs écrits, se sont fait un nom dans la science. C'est là un tribut de reconnaissance que tous nous devons être fiers de leur offrir. Revendiquer ainsi, pour nos ancêtres, la part qu'ils ont prise aux progrès de la médecine, c'est prouver que la science n'est pas née d'hier parmi nous, c'est montrer ce qu'il nous reste à faire pour reconquérir dans la littérature médicale la place qu'ils ont si longtemps et si justement occupée.

Les générations se succèdent, les doctrines s'effacent pour faire place à d'autres doctrines, mais les travaux restent comme ces antiques monuments qui résistent au temps et à ses outrages et auxquels se rattachent des souvenirs intéressants. C'est en rappelant ces travaux enfouis dans la poussière des bibliothèques, où trop souvent ils restent oubliés, c'est en les analysant, en faisant ressortir l'influence qu'ils ont exercés sur les études, que nous serons portés nous-mêmes à marcher dans la voie que nos illustres compatriotes nous ont frayée avec tant de peines et de labeurs, à continuer, si j'ose m'exprimer ainsi, l'œuvre qu'ils ont commencée. La génération médicale actuelle dont vous avez mission d'encourager les heureuses tendances, a déjà compris l'utilité de ces recherches d'érudition; imitant votre exemple, Messieurs, elle saura rendre justice aux travaux de nos compatriotes, elle saura, n'en doutez pas, défendre leurs droits et revendiquer pour eux les titres scientifiques qu'on pourrait chercher à leur ravir.



